

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Léon DUPONT LACHENAL

M. le Chanoine Camille de Werra

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1936, tome 35, p. 33-39

© Abbaye de Saint-Maurice 2011



M. le Chanoine Camille de Werra

En vue de l'Exposition nationale suisse de Genève, en 1896, le Département de l'Instruction Publique du Valais avait demandé à M. le Chanoine Bourban une vingtaine de pages retraçant l'histoire du Collège de St-Maurice. L'érudition du chanoine sextupla la brochure et livra un volume. En l'achevant, M. Bourban quittait le terrain du passé pour envisager l'avenir : « Dans un avenir prochain », écrit-il en effet, l'Abbaye complétera son Lycée par le rétablissement du cours de Physique, dont la bourrasque de 1848 avait découronné son Collège. Deux ans plus tard, ce vœu était réalisé, sous l'experte baguette d'un jeune professeur plein d'allant, M. le Chanoine Camille de Werra.

M. de Werra avait reçu au baptême, le 19 septembre 1871, deux jours après sa naissance en sa bonne ville de Sion, les prénoms chers à sa famille de Camille Eugène Meinrad Marie. Il n'avait pas encore vingt ans que, ses études littéraires terminées, il recevait des mains de Mgr Paccolat, le 18 août 1891, l'habit des chanoines réguliers de St-Maurice. C'est le même Prélat qu'on retrouve à toutes les étapes qui jalonnent la route du jeune lévite : vœux triennaux (25 août 1892) et vœux solennels (28 août 1895), ordinations mineures et majeures, prêtrise enfin, le 6 septembre 1896.

En 1894, M. de Werra avait été envoyé à l'Université de Fribourg, qui ne comptait alors que cinq ans d'existence. 1895 vit la création d'une nouvelle Faculté, celle des sciences. M. Camille de Werra, qui aimait cette discipline, put

ainsi approfondir son étude de prédilection, en même temps qu'il poursuivait sa formation ecclésiastique. Prêtre, Mgr Paccolat l'envoya une année encore à l'Institut Catholique de Paris, où l'illustre Mgr d'Hulst venait de rendre à Dieu sa grande âme dans la soirée du vendredi 6 novembre 1896. Cette mort arrivait en un moment critique, car l'Institut traversait alors une crise grave, et le lendemain n'était pas assuré. Ce fut le mérite du nouveau Recteur, Mgr Péchenard, de tenir tête aux vents contraires, et de remporter la victoire. La loi française du 18 mars 1880, qui mesurait aux Universités catholiques la liberté au compte-gouttes, les avait privées de leur titre légal d'Université, leur laissant le seul nom d'Institut. En exécution de cette loi aussi, les Facultés des sciences et des lettres, pour subsister, avaient dû se muer en Ecoles : elles devenaient, selon le mot de leur historien, M. René Aigrain, les écoles normales supérieures de l'enseignement catholique, destinées à préparer des professeurs pour les collèges secondaires. C'est bien à quoi M. Camille de Werra était allé s'y préparer.

Quand il revint de Paris, notre confrère ne fut point tout de suite promu aux premiers postes : il dut d'abord conquérir ses galons « dans le rang », par près d'un an d'apprentissage au métier de professeur, comme directeur-suppléant de la Grande-Ecole de Bagnes dont le directeur titulaire était malade. Rentré à l'Abbaye à l'automne de 1898, M. de Werra y inaugura aussitôt ses cours de physique et de chimie, les chères sciences auxquelles il s'était voué : après une année d'attente, il aborda enfin !

Ainsi se trouvait rétablie, après une interruption de cinquante ans exactement, la chaire de physique et de chimie dûment inscrite dans les Actes contractuels passés entre l'Abbaye et l'Etat lors de la restauration du Collège en 1806-1807. On se rappellera également que dans les interminables disputes relatives à la construction du vieux Théâtre, il était spécifié que le futur édifice devait contenir un cabinet de physique et chimie pour les expériences. Ce projet était devenu réalité, et M. le Chanoine Jean-Joseph Blanc, de Salvan, qui, lui aussi, avait étudié la physique et la chimie à Paris, a laissé un renom de professeur éminent, tant par le sérieux de son enseignement qui l'incitait à rédiger un volume de ses cours, que par son souci de modernité qui lui fit adopter la langue française, ce qui causa alors un grand scandale !

Ayant renoué la tradition, M. de Werra devait occuper sa chaire durant trente-cinq ans. C'est dire que son *curriculum vitae* est des plus simples : après les années de préparation attentive, ce fut à lui d'enseigner les autres, et ce rôle il le remplit longtemps, très longtemps, jusqu'aux ultimes années d'une retraite qui fut elle-même

laborieuse. Une vie en trois tableaux, je ne sais rien de plus droit ni de plus simple, une vie toute une et naturelle. C'est celle de la plante qui, avant de donner son fruit, verdit et fleurit.

Mais en M. de Werra la science perdait son visage maussade et rébarbatif. Ce professeur formé par des maîtres universellement connus, abhorrait le ton doctrinal, magistral : il ne dogmatisait point. Il aimait à saupoudrer son enseignement de bons mots, de boutades à l'emporte-pièce, de souvenirs plaisants. D'aucuns s'étonnaient parfois et se mettaient à peser la valeur d'un tel maître... Il les laissait faire ! « Il savait ce qu'il savait », et il n'estimait point que pour faire le savant admiré, il dût faire le pédant ennuyeux !

Aussi bien les centaines — je crois même qu'on peut dire les milliers d'élèves qui reçurent de M. de Werra leur bagage scientifique, lui furent-ils très attachés. Leur professeur, que tous appelaient de son prénom, comme en famille, M. Camille, leur témoignait sympathie et bienveillance ; il en recevait en retour une amitié respectueuse et fidèle. Qui ne se souvient de cette antienne qu'il répétait avec une solennité amusée : « Eh bien ! Messieurs, du temps que j'étais à Paris, mon maître, M. Branly, nous disait... » Tous savaient prononcer « Paris », comme on ne le prononce qu'à « Paris »!... Et cette balafre qui meurtrissait son visage et contractait les muscles, — reste visible d'une expérience malencontreusement explosive, — contribuait à rendre presque légendaire ce professeur dont elle aidait à fixer l'imagerie...

Mais ce n'est pas le seul Collège de St-Maurice qui bénéficia des études et des expériences de M. de Werra. A St-Maurice même, à l'Institut du Sacré-Cœur qui s'est largement épanoui dans l'ancien domaine de la Tuilerie, notre professeur trouvait un auditoire féminin qui ne brûlait pas moins que celui du Collège de scruter les arcanes de la chimie et de la physique. Ces mêmes sciences, le même professeur les servait encore à la table d'un public campagnard mais avide, à l'Ecole d'agriculture d'Ecône. M. de Werra nous racontait qu'un jour où, revenant précisément d'Ecône, il avait dans son compartiment des voisins peu intéressants, il ouvrit sa sacoche et en retira, comme négligemment, un chiffon tout imprégné de parfums... chimiques. Quelques minutes après, les indésirables s'étaient éloignés !

Avec Ecône, c'est à la Congrégation des Chanoines du St-Bernard que M. de Werra se prêtait. Il ne devait pas rester dans les dépendances. Plusieurs étés, il monta à l'Hospice, et là, dans la fraîcheur et la paix (la vogue qui amena par la suite tant de touristes n'avait pas encore commencé), il ouvrait encore aux novices des perspectives sur les propriétés des corps, les mélanges et les combinaisons... Une

année, quelque temps avant les vacances, Mgr Bourgeois, de passage à l'Abbaye, voulait s'entendre avec son professeur éphémère : il le trouva en compagnie de Mgr Mariétan ; je revois encore le vénérable Prévôt tirant à lui M. de Werra et disant au Supérieur de celui-ci : « Permettez, Monseigneur ! Un petit transfert de juridiction : M. Camille est bien un petit peu nôtre aussi ! »

En 1909, à l'occasion de l'Exposition cantonale de Sion, M. le Conseiller d'Etat Burgener, Chef du Département de l'Instruction Publique, avait adressé aux Collèges du Canton une circulaire où l'on pouvait lire ceci :

« Une notice historique sur la vie des dix dernières années de chacun de nos Collèges n'y messierait pas : elle montrerait la tenue de nos établissements, la marche des études, les progrès réalisés : la parole serait aux faits. »

La notice intitulée « Dix ans du Collège de St-Maurice 1899-1909 » fait une large place à l'enseignement de M. de Werra, trop large pour être reproduite ici en son entier : contentons-nous de ces extraits :

« ... La partie qui est vraiment une création de notre temps, au lycée, c'est bien la physique. Ce cours s'imposait à notre établissement comme le faite à un édifice, et il était réclamé par le nombre croissant de nos élèves....

« L'honneur en revient sans doute à la générosité de l'Abbaye, à la complaisance du Gouvernement, mais surtout aux travaux de M. le Chanoine Camille de Werra qui, poussé par ses aptitudes que nous appellerons — non sans fondement — de famille, pour ces branches, et après avoir fréquenté diverses Universités, entre autres celle de Paris, se mit à l'œuvre avec l'ardeur juvénile qui triomphe de tous les obstacles. »

L'auteur de cette notice n'était autre que le Chanoine Burquier, aujourd'hui Evêque. Dans les lignes suivantes où, après avoir rappelé la modicité du cabinet de physique lors de l'ouverture des cours en 1898, il passe en revue les principales acquisitions qui, d'année en année, l'ont rendu plus respectable, il écrivait d'après une note sortie de la plume de notre professeur lui-même. Je ne résiste pas au charme de cette littérature :

« ... Une machine de Holz donnant 40 cm d'étincelle avec batterie de 6 jarres pour étudier les effets de l'électricité statique ; plusieurs galvanomètres ; une bobine de Ruhmkorff avec tubes flocus et un écran de platuro-cyanure de baryum pour la radioscopie ; une table complète d'Ampère servant à étudier les lois des courants sur les courants ; un moteur triphasé ; un

dynamo à courant continu de 120 watts. Le mouvement de l'induit est donné par le moteur au moyen d'une courroie de transmission. Cette installation a été complétée par un tableau contenant un ampère-mètre, un volt-mètre, une résistance et une lampe à incandescence. Il faut ajouter un fluoroscope à écran fluorescent pour les rayons X et un appareil pour la démonstration de la télégraphie sans fil. »

Le successeur de « M. Camille » nous dira-t-il peut-être un jour toutes les richesses de ses cabinets qui, à ce que je crois, — mais je ne suis qu'un profane ! — ont enflé considérablement en ces dernières années...

Avec ces instruments, « le dévouement du professeur et le travail des étudiants » faisaient le reste, comme on dit, et la même brochure assure que le succès vint couronner ces efforts !

M. de Werra — comme son lointain prédécesseur le Chanoine physicien-chimiste Blanc — fut appelé au poste de Préfet du Collège, qu'il occupa de 1912 à 1917. En outre, il doubla son enseignement des sciences physiques et chimiques, de celui des mathématiques en ses premières années, de celui de la zoologie en ses dernières.

Très vivant, M. de Werra avait le souci de rester en contact avec le temps : il lisait beaucoup, non seulement ce qui paraissait dans son champ d'action particulier, mais aussi, ne voulant point se laisser cantonner en une seule discipline, des publications purement littéraires. L'esprit nourri, avec sa répartie alerte et vive, il était un causeur enjoué, aimant la société et recherché d'elle. Nombre d'amis, dans le Clergé valaisan, faisaient appel à son dévouement et à son amitié pour les diverses fêtes liturgiques où la vie paroissiale réclame le secours d'un confrère. Avec quel plaisir nous voyions M. de Werra s'en retourner « dans le Centre », prêcher une St-Jean à Ardon ou une St-Pierre aux Clages ! Dans ces rencontres fraternelles « M. Camille » montrait l'abandon le plus familial : c'était son délassement, et il n'en repartait pas sans avoir renouvelé sa provision de bonne humeur.

Cette joie n'aurait pu être si rayonnante, si elle n'avait d'abord été profonde. M. le Chanoine de Werra estimait avec raison que la vertu ne s'affiche pas. Les têtes penchées et les airs chagrins lui ont toujours paru aussi peu profitables que sociables : le vrai visage de la sainteté est la joie, non une moue rébarbative... Laissons aux âmes leurs secrets, et pensons seulement que la belle humeur de notre confrère était l'écran chatoyant derrière lequel il cachait discrètement ses mérites.

Elevé à une époque qui ne faisait guère cas de la liturgie, M. de Werra se mouvait avec peine sur le terrain des rubriques ; il n'avait que plus de mérite en aimant comme

il les aimait, les belles cérémonies, et lorsqu'un effort fut tenté, vers 1923, pour rendre l'Office choral plus accessible aux professeurs, en fixant Matines à 8 h. 15 du soir, il fut l'un des plus assidus à occuper sa stalle. En d'autres temps, il tenait à réciter son bréviaire le matin, dehors, en pleine nature, en plein soleil si possible, non comme une corvée dont on s'acquitte à regret et avec retard, mais comme une tâche qu'on remplit avec joie, dans la joie ensoleillée du Bon Dieu.

Les années passaient, remplies de joie et de travail. M. de Werra orientait de plus en plus ses regards sur la cure de Choëx, où il désirait aller un jour prendre sa retraite. En 1919, cette cure étant devenue vacante, il fut chargé de l'intérim pendant plusieurs mois ; je ne suis même pas sûr qu'il n'ait reçu alors déjà, une première fois, sa nomination de curé. Cependant, en 1920, le poste était définitivement confié à d'autres mains, tandis que M. de Werra, qui ne les avait d'ailleurs pas interrompus, continuait de donner ses cours.

La mort de M. le Chanoine Troillet, en 1932, allait enfin permettre aux Supérieurs de M. de Werra de combler ses vœux. Mais quand cette nomination eut été faite, le nouveau curé de Choëx perdit sa belle humeur. On n'y voulait point croire ! Ses longs désirs qu'étaient-ils devenus ? Choëx lui avait paru une retraite souhaitable tant qu'elle restait une retraite future ; lorsqu'elle devint une retraite présente, M. de Werra comprit tout à coup que sa vie appartenait au passé... Choëx avait perdu tous ses charmes ! Un ami de Lausanne qui était allé lui rendre visite m'écrivit : « Il y a deux ans je vis M. de Werra en son ermitage de Choëx : il n'avait pas l'air enchanté de se trouver dans un lieu pourtant si idyllique !... »

Afin d'atténuer sa solitude et de faire bénéficier encore le Collège de son expérience, et aussi pour permettre à un jeune chanoine de se perfectionner en suivant des cours à l'Université de Fribourg, l'Abbaye pria M. de Werra de poursuivre encore son enseignement de la chimie, et de ne passer à son successeur que celui de la physique. Mais à l'automne de 1934, une première embolie arrêta net sa carrière pédagogique, en l'immobilisant pour plusieurs mois.

On le croyait remis, et le mardi 21 janvier dernier, il faisait une joyeuse réapparition à l'Abbaye. Aussi quelle ne fut pas la surprise de tous, lorsque, le dimanche suivant, entre la Messe conventuelle et l'heure de Sexte, on vit M. le Prieur quitter brusquement sa stalle et se rendre à la sacristie d'où on lui faisait signe d'accourir, puis on chuchota de place en place que M. de Werra venait de mourir. Il était peut-être 9 h. 45. Aussitôt après la récitation de l'Office, le célébrant ajouta un *De Profundis*, et c'est avec une douloureuse émotion que retentit dans les cœurs ce nom de « *Camillum* » inséré dans l'oraison des morts...

On ne tarda pas à apprendre que, à 9 h. 30, les paroissiens de Choëx, étonnés de ne point voir entrer dans leur église leur curé, avaient envoyé le chercher à la cure, et qu'on l'y avait trouvé calmement assis dans son fauteuil, endormi en apparence, en réalité mort depuis quelques instants, son bréviaire ouvert posé sur sa table, et les feuillets de son sermon en mains... Sans souffrances, le bon M. de Werra avait quitté la terre, après avoir dit une première messe matinale, et alors qu'il se préparait à célébrer la grand-messe paroissiale. Les fidèles, comme une grande famille, vinrent aussitôt entourer leur cher curé qui était mort sans personne auprès de lui, — personne même dans la maison, — et ils récitèrent à haute voix le chapelet. Je crois bien qu'une scène aussi émouvante fut, en ce dimanche 26 janvier, une prédication éloquentes dont le souvenir restera gravé dans plus d'un cœur. Pour nous, qui avons entendu plusieurs fois M. de Werra conclure un entretien par ces mots : « Avant tout, il faut faire son salut », il nous est doux de savoir que la pensée de la mort l'accompagna ainsi tout le long de la vie.

En ce même dimanche, Mgr Burquier participait au Mans à la grande solennité de S. Julien, Apôtre des Cénomans. En arrivant, la veille, Mgr Grente, le très distingué Pontife de cette cité, avait tout de suite regretté de ne point trouver notre Abbé accompagné de M. Camille de Werra, « car vous savez, Monseigneur, nous étions condisciples à l'Institut catholique, et de bons amis ! » Le lendemain, lorsqu'un télégramme prévint Mgr Burquier, Mgr Grente fut ému de cette pénible circonstance qui, en deux jours, évoquait en lui d'agréables souvenirs et lui apportait une nouvelle douloureuse ... « Je dirai une messe pour mon ami Camille », ajouta le bon Evêque.

Aimé de ses confrères, M. de Werra avait été élu par eux membre du Discretoire abbatial, de 1922 à 1931. En 1934, une nouvelle marque d'estime devait lui être donnée par ses Supérieurs. Le 20 janvier Mgr Burquier faisait en Chapitre claustral lecture d'une bulle du 11 octobre précédent, qui déterminait le territoire soumis à la juridiction abbatiale. Quelque temps après, M. de Werra étant à la table de l'Abbaye, comme Mgr Burquier le chargeait d'organiser dans les paroisses du petit diocèse aigaunois les conférences décanales prescrites par les lois ecclésiastiques, un doyen d'un diocèse voisin qui était ce jour-là le commensal du curé de Choëx fut le premier à le saluer du titre de « doyen ».

M. le Chanoine Camille de Werra, dont le nom restera orné des titres de restaurateur des cours de Physique et de Chimie, de Préfet du Collège, de Curé de Choëx et de premier Doyen du décanat abbatial, laisse le souvenir d'un prêtre bon et sans ambition, qui fut aimé de tous.

Léon DUPONT LACHENAL